

Vignettes persanes

Persepolis de Marjane Satrapi. Tome 4, L'Association, « Ciboulette », 96 p.

Broderies, de Marjane Satrapi. L'Association, « Côtelette », 132 p.

Éric Paquin

Numéro 199, novembre–décembre 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18944ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquin, É. (2004). Vignettes persanes / *Persepolis* de Marjane Satrapi. Tome 4, L'Association, « Ciboulette », 96 p. / *Broderies*, de Marjane Satrapi. L'Association, « Côtelette », 132 p. *Spirale*, (199), 12–13.

VIGNETTES PERSANES

PERSEPOLIS de Marjane Satrapi
Tome 4, L'Association, « Ciboulette », 96 p.

BRODERIES de Marjane Satrapi
L'Association, « Côtelette », 132 p.

DANS LE premier tome de *Persepolis*, la bédéiste iranienne Marjane Satrapi racontait la révolution islamique à travers les yeux de l'enfant de dix ans qu'elle était en 1980. Les planches inaugurales de l'album montraient la petite Marjane, fille unique d'une famille instruite de Téhéran, qui passait brusquement d'une école française, laïque et mixte (considérée depuis l'exil du shah comme un symbole de la décadence occidentale) à une école religieuse où les sexes étaient séparés et où le port du foulard était devenu obligatoire. Le récit se poursuivait ainsi en mettant de l'avant l'affrontement des mentalités, lequel était efficacement rendu par l'emploi maîtrisé du noir et blanc. Dans ce contexte particulier, l'intérêt suscité par le personnage de la narratrice tenait en bonne partie à son déchirement entre la foi juvénile qui l'animait (Dieu est dessiné dans le livre sous les traits d'un vieillard à barbe blanche) et l'athéisme révolutionnaire de ses parents. Ultimement, ce sont les valeurs de ces derniers qui l'ont emporté chez leur fille, malgré le tour que prit la révolution, les idéaux marxistes portés par les intellectuels ayant été rejetés au profit du fanatisme religieux populaire.

Écrit en français dans la mouvance du roman graphique et paru en 2000, le livre marqua le public européen par son sujet et par le ton candide de sa narration qui, associé à la gravité des événements évoqués, désarma le lecteur. Le dessin y est d'une clarté de plume remarquable, certaines planches rappelant les fresques des tapisseries médiévales par la facture « sérigraphique » des sujets groupés : une salle de classe, une manifestation, une armée en manœuvres, la torture ou la libération de prisonniers politiques... De fait, il y a quelque chose d'épique dans l'album de Satrapi, qui entreprenait à la fois ses mémoires et l'histoire de l'Iran contemporain. Encensé par les médias, le premier *Persepolis* demeure également l'un des rares succès commerciaux de L'Association, éditeur parisien spécialisé dans la bande dessinée d'auteur. Fait rare dans ce domaine, les deux tiers des exemplaires vendus l'ont été en librairie généraliste à des lecteurs qui ne commandent habituellement pas de bandes dessinées.

L'aventure se poursuit donc tout naturellement avec un deuxième volume où le person-



Marjane Satrapi, *Persepolis*

nage de Marjane, âgé de onze à quatorze ans, racontait sa vision de l'entrée en guerre avec l'Irak, puis avec un troisième dont l'action se situait à Vienne où ses parents l'envoyèrent étudier pour lui épargner les horreurs du conflit. Paru en 2003, le dernier tome de ce que l'auteure présente dorénavant comme une tétralogie achevée couvre les années 1988 à 1994, à partir du retour au pays après la guerre et avant l'émigration définitive en France. Débutant et se terminant à l'aéroport de Téhéran, cet album est donc consacré à un ultime séjour de six ans dans la société perse, époque déterminante dans la formation de la jeune femme, mais où sa quête de dignité se voit freinée par le contexte de séparation des sexes et des sphères publique et privée : un contexte social qu'elle réussira à mettre en scène grâce au langage propre à la bande dessinée.

Leçons de décence

Le dernier livre de *Persepolis* aborde la question de la ségrégation sexuelle qui n'apparaissait qu'à l'état embryonnaire dans les volumes précédents, où elle était associée au personnage de la mère, stigmatisée après la révolution pour son refus de porter le foulard. Dès la première planche, à son arrivée à l'aéroport, Marjane se fait d'ailleurs réprimander par un douanier iranien pour avoir mal mis le sien, une séquence qui donne le ton au reste de l'album, dont plusieurs épisodes sont consacrés aux façons divergentes de concevoir la décence féminine. Ainsi, à la faculté des Arts graphiques de Téhéran où s'est inscrite la narratrice, une conférence est prononcée sur le thème de la conduite morale pour rappeler les règles vestimentaires auxquelles doivent se soumettre les étudiantes. Plus tard, durant la leçon d'anatomie, un professeur

agé explique à sa classe que les étudiants dessinaient autrefois des nus, mais que cette pratique a été abolie depuis la révolution. Le modèle féminin de la journée fait alors son entrée : la dame est vêtue d'une *burka* si ample qu'elle trône, grotesque, au centre de la pièce comme un immense cône noir sous lequel il semble impossible de distinguer quelque forme humaine que ce soit. C'est ce qu'illustrent les différents angles de vue proposés sur une même page dans plusieurs vignettes successives.

Une autre séquence dépeint Marjane qui tente d'obtenir une audience auprès de l'adjoint au maire pour discuter de la réalisation d'un projet académique. Les deux réceptionnistes de la mairie l'empêchent tout d'abord d'entrer, prétextant que la visiteuse doit au moins porter une cagoule, le simple foulard couvrant ses cheveux ne suffisant pas. Elle repasse donc le lendemain coiffée d'une cagoule et est encore arrêtée par les réceptionnistes, à cause de son maquillage cette fois, l'obligeant à se présenter à nouveau le jour suivant. Par sa composition rythmique obéissant aux codes classiques de la bande dessinée, ce court récit formé d'un seul *strip* de trois cases est d'une redoutable efficacité. Si le gag était digne d'Hergé, il participe dans cette œuvre d'une vision d'ensemble développée ultérieurement par la bédéiste : jugeant d'abord mal ses amies pour leurs préoccupations frivoles, Satrapi explique avoir compris beaucoup plus tard l'acte de résistance que représentait pour les femmes le simple fait de se maquiller ou de laisser apercevoir leurs cheveux. À partir de ces épisodes éminemment « cartoonésques » thématissant la tenue vestimentaire s'élabore donc une réflexion sur la peur paralysante dans laquelle vivaient les concitoyens de Satrapi, une peur qui fait perdre toute notion d'analyse et qui semble être le « moteur de répression de toutes les dictatures ».

Liaisons dangereuses

Tout sépare l'Europe, où Marjane a connu diverses expériences amoureuses, et l'Iran, où un jeune couple risque l'emprisonnement et le fouet pour s'être enlacé ou embrassé en public. Lorsque s'amorce la liaison entre Marjane et Réza, un collègue étudiant, les amants feignent de ne pas se connaître quand ils partagent les

mêmes salles de cours pour éviter d'être renvoyés. La personnalité libérale de Marjane sera néanmoins révélée à l'école lorsqu'elle apprendra à ses amies (toutes vierges) qu'elle a déjà eu des relations sexuelles avec différents partenaires. Si plusieurs filles la considèrent comme une personne amoralisée et cessent aussitôt de la côtoyer, un groupe d'amis à leur image se formera autour de Marjane et de Réza. Encouragés par un professeur, ils organiseront des séances de pose hors de l'école où chacun sera tour à tour le modèle dessiné par les autres.

Lorsque Marjane et Réza décident de vivre ensemble pour approfondir leur relation, leur projet se révèle rapidement impossible hors du cadre conjugal. Marjane n'aura d'autre choix que de se marier avant la fin de ses études, au désespoir de sa mère qui voulait faire d'elle une femme indépendante. S'adressant à ses lecteurs occidentaux, Satrapi explique qu'il n'y avait aucune façon pour un homme et une femme qui s'aimaient de savoir si la vie commune leur conviendrait avant de s'engager. Ainsi met-elle sur le compte de la morale islamique l'échec de son union (qui se terminera par un divorce trois ans plus tard), et sur le compte d'une trop longue habitude de la clandestinité, l'amour n'ayant pu s'épanouir au grand jour durant les années précédant le mariage. Des vignettes dominées par les aplats de noir illustrent le sentiment d'étouffement qui habitait le couple à cette époque.

Se refaire une virginité

Ne prévoyant pas donner de suite à *Persepolis*, qui prend fin avec le départ pour la France, Satrapi s'investit dans la création de livres pour enfants, tels que *Les Monstres n'aiment pas la lune*, *Ulysse au pays des fous*, *Ajdar*, tous parus chez Nathan. Elle crée également un autre album de bandes dessinées pour adultes que L'Association retient dans une collection au format plus petit que celui de ses romans graphiques. C'est *Broderies*, un livre de cent trente-deux pages qui se caractérise par une liberté graphique et narrative rompant avec la forme plus exigeante de *Persepolis*. Ses planches étant limitées uniquement par un cadre virtuel, *Broderies* se démarque par l'absence de frontière précise entre les images avec la suppression des cases (mais pas des

phylactères) et l'emploi réduit au minimum du récitatif.

Encore une fois, l'œuvre est autofictionnelle. À la fin d'un déjeuner en famille, les hommes quittent la salle à manger pendant que les femmes (Marjane, sa mère, sa grand-mère, ses tantes et quelques voisines) font la vaisselle et prennent le thé. En l'absence de leurs maris, c'est l'occasion d'aborder sans censure le sujet qui les préoccupe le plus : leurs rapports avec les hommes. La plupart ont connu une vie amoureuse catastrophique. L'une s'est mariée à treize ans avec un vieillard de soixante-neuf ans ; l'autre, à un homosexuel qui l'a laissée vierge après leur divorce ; presque toutes ont été trompées par leur mari. Si le principal débat vise à savoir s'il vaut mieux faire un mariage de raison qu'un mariage d'amour, chacune de ces histoires contient l'obsession morale par excellence de la culture islamique, celle de la virginité, supposément garante de la vertu féminine. De façon amusante, le sentiment de révolte exprimé dans la cuisine contre cette forme d'inégalité entre les sexes fera rapidement place aux diverses ruses auxquelles on peut recourir pour feindre une virginité perdue... La force du scénario, presque dépourvu de narration, repose ainsi sur ses nombreux dialogues entrecroisés, interrompus par d'autres, éventuellement repris, formant une mosaïque cohérente mais que l'extrême liberté du cadre graphique arrive à faire passer pour une conversation improvisée.

À la narratrice unique de *Persepolis* se substitue donc dans *Broderies* un récit choral à la fois comique et tragique qui, à travers les diverses intimités dévoilées, évoque le sort général de la femme iranienne. Le lecteur y apprendra que pour être épousée ou pour éviter d'être trompée, celle-ci a de moins en moins recours à la magie blanche, mais de plus en plus aux multiples interventions qu'offre la chirurgie esthétique. Pour parler de celle qui consiste à recréer l'hymen et à se refaire une virginité, tant les jeunes que les vieilles (qui connaissent toutes l'existence de la technique) utilisent la métaphore de « broderie », laquelle apporte un sens supplémentaire au titre d'un album qui est loin de se limiter à une aimable et innocente conversation entre femmes.

ÉRIC PAQUIN